

LA REVUE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE D'ILLIES



Au Fil d'Illies

Juin 2019

Numéro 39

SOMMAIRE

Page 2

Les habitants d'Illies ayant reçu, par le passé, la Légion d'honneur

Par Chantal DHENNIN

Pages 3 à 5

De nouvelles archives pour la commune d'Illies !

Par Antoine BAVIÈRE

Commentaire relatif à deux vitraux de l'église d'Illies illustrant la mort de Saint Vaast à Arras

Par Bernard CAILLET

Page 6

Les voyettes de la Bouchaine

Par Bernard CAILLET

Pages 7-8

La population d'Illies au début du XX^e siècle

Par Chantal DHENNIN

Les femmes de coqueleux

Par Martine APRELEFF

N'hésitez pas à nous contacter :

Par courrier :

Société historique d'Illies, Mairie d'Illies, rue de la Mairie,
59480 Illies

Par mail : soc.hist.illies@gmail.com ou

sur le **site internet « Au Fil d'Illies »** sur **Facebook.com** sous le mot
recherche : « Au Fil d'Illies (magazine). »

Et merci de partager !

Au Fil d'Illies

Revue de la Société historique d'Illies, imprimée en mairie

Directrice de la publication : Chantal DHENNIN

Mise en page : Isabelle DUWAT

REPRODUCTION INTERDITE

Sauf autorisation de la Revue

La Société historique d'Illies est présidée par Antoine BAVIÈRE

Siège social : Mairie d'Illies, 59480 Illies

Les habitants d'Illies ayant reçu, par le passé, la Légion d'honneur

Par Chantal DHENNIN

L'ordre national de la Légion d'honneur est l'institution qui, sous l'égide du grand chancelier et du grand maître, est chargée de décerner la plus haute décoration honorifique française. Elle concerne les civils comme les militaires.

Cet ordre, dont la devise est « Honneur et patrie », a été créé le 19 mai 1802 par Napoléon Bonaparte. Il y a plusieurs grades qui distinguent les récipiendaires ; ce sont, du plus bas au plus haut, « Chevalier », « Officier », « Commandeur », « Grand Officier » et « Grand-Croix ».

La première Légion d'honneur attribuée en France a été délivrée le 14 juillet 1804 et remise le 15 juillet 1804

Quels sont les habitants d'Illies ayant eu, par le passé, la Légion d'honneur ?

La base de données de la Légion d'honneur, base appelée Leonore, renseigne ce sujet et est disponible sur Internet. Leonore indique le nom des récipiendaires, mais pas forcément le motif de l'attribution de la décoration puisque les données postérieures aux décès de l'année 1954 ne sont pas encore communicables en 2019.

Pour connaître ces noms, il suffit d'effectuer une recherche par département, puis par commune, pour voir apparaître sept notices correspondant aux sept médaillés d'Illies.

Les sept médaillés de la Légion d'honneur d'Illies sont, par ordre alphabétique :

- Pierre-François Cambron,
- Pierre-Joseph Dubusse,
- Arnould-Eugène-Joseph Leroy,
- Jean-Baptiste Lezy,
- Charles-Louis-François Lézier,
- André-Adrien Peuvion,
- et François-Louis Rigaut.

Les récipiendaires d'Illies ont été distingués durant trois périodes :

- La période napoléonienne et celle des guerres de l'Empire, pour Pierre-Joseph Dubusse, distingué le 1er octobre 1807, François-louis Rigaut, distingué le 20 janvier 1810, et Pierre-François Cambron, distingué le 19 novembre 1813.

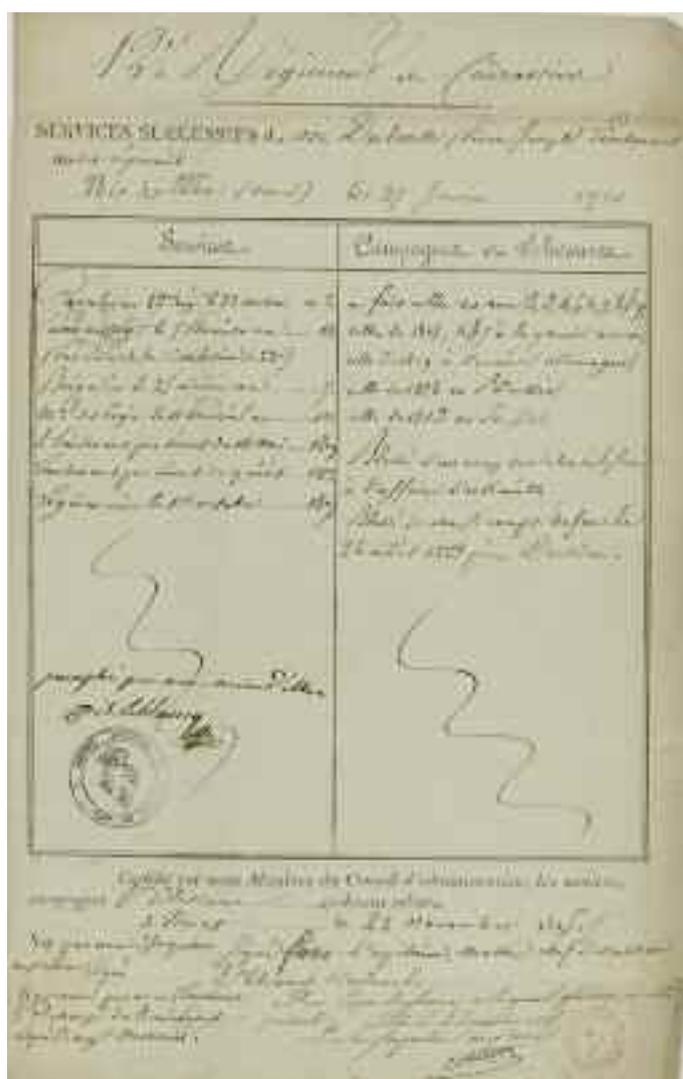
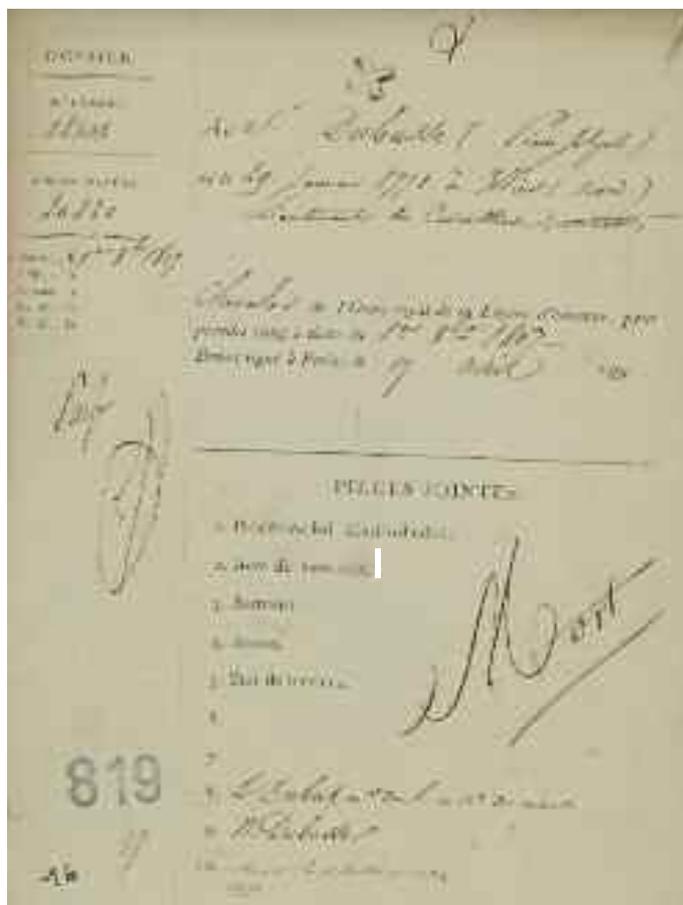
- L'Entre-deux-guerres pour Charles-Louis-François Lézier, distingué le 30 mars 1922, et pour Charles-Louis-François Lézier, distingué le 1er juillet 1925.

- Il est probable que André-Adrien Peuvion ait reçu sa décoration plus tardivement.

Le premier récipiendaire d'Illies est Pierre-Joseph Dubusse :

Le premier document reproduit ci-contre rappelle que le lieutenant de cuirassier Dubusse est né à Illies en 1771.

Le second document énumère les campagnes militaires auxquelles Pierre-Joseph Dubusse a participé et le lieu de son décès. C'est à Dresden (Dresde), ville d'Allemagne située en Saxe, que le lieutenant Dubusse a reçu les neuf coups de feu qui lui ont coûté la vie.



(à suivre)

« Au Fil d'Illies »

De nouvelles archives pour la commune d'Illies !

Par Antoine BAVIÈRE

La Société historique d'Herlies a retrouvé, grâce à un don, des archives datant d'il y a un siècle et relatives à la commune d'Illies. Contact a été pris et les membres des deux sociétés historiques, celle d'Herlies et celle d'Illies, se sont retrouvés pour la « restitution » de ces documents à notre village. Que Yvon Papeghin, Catherine Cateau et Fritz Wijnen soient ici remerciés ! Nous leur en sommes très reconnaissants.

L'inventaire en a été fait et il s'avère qu'un ouvrage sur l'histoire de notre commune d'Illies était en préparation il y a près de 90 ans. Quelques dizaines de pages prouvent ce début de recherche, intitulé tout simplement « Histoire d'Illies ».

Des chapitres, pas encore écrits mais déjà annoncés, prouvent que ce projet était structuré :

- chapitre 1 ou chapitre préliminaire : Histoire régionale ancienne
- chapitre 2 : Seigneurs et fiefs
- chapitre 3 : Instruction et écoles
- chapitre 4 : Eglise, temple et cultes
- chapitre 5 : Illies à travers les âges
- chapitre 6 : Administration et mairie
- chapitre 7 : Economie
- chapitre 8 : Démographie, célébrités, cimetières

Cet ouvrage étant à l'état d'ébauche, le réaliser aujourd'hui suppose des recherches aux archives de la commune d'Illies (peu fournies), aux ADN (archives départementales du Nord, rue Saint Bernard, Lille), à l'évêché (archives diocésaines) et dans les ouvrages d'histoire locale qui traiteraient de ces thématiques.

Parmi les documents recensés et provenant de ce don, on trouve le cadastre de 1832 (plan et matrice cadastrale avec le relevé des propriétaires) qui montre, par exemple, les 8 moulins qui existaient à Illies à cette époque. Il y a aussi trois dossiers sur la reconstruction durant la décennie 1920 : un relatif à l'église Saint Vaast et deux concernant le temple de Ligny-le-grand. Ces dossiers contiennent plans, cahier des charges, appels d'offre, extrait des délibérations du conseil municipal, courriers entre mairie, architecte et entrepreneurs des travaux ; tout un roman !

Forum Wavrin-2019
dimanche 13 octobre de 10h à 18h,
à la salle des fêtes de la commune,
autour du thème
«Se déplacer dans le Pays de Weppes»
Entrée gratuite - buvette
Inauguration en fin de matinée

Commentaire relatif à deux vitraux de l'église d'Illies illustrant la mort de Saint Vaast à Arras

Par Bernard CAILLET

La mort de St Vaast

Vers l'an 500, Saint Vaast devint le premier évêque d'Arras. Évangéliste particulièrement actif, il aida au relèvement de la région après les invasions barbares. De nombreuses églises dans le Nord et le Pas-de-Calais portent son nom et témoignent de sa notoriété. Il mourut à Arras le 6 février 540. La fête de la St Vaast est fixée au 6 février.

Le vitrail au centre et à droite de l'église d'Illies illustre la mort de Saint Vaast. Par une froide nuit d'hiver, il était couché dans sa maison et les fièvres le dévoraient. On vit, pendant deux heures, une immense nuée de feu (ou une colombe de feu) s'élever au dessus de sa maison. Vaast fut prévenu et il comprit que le moment de quitter cette terre était venu. Ses proches se réunirent auprès de lui pour l'accompagner dans ses derniers instants. Puis, nombreux furent ceux qui vinrent se recueillir. On raconta que, pendant que la foule chantait les psaumes, un chœur d'anges fut entendu.

Il souhaitait être enterré dans une modeste chapelle qu'il avait fait construire. On jugea que l'endroit n'était pas convenable et on décida de le déposer dans l'église dédiée à la Vierge. Au moment de soulever la dépouille, ce fut impossible. On se tourna vers un certain Scipilion, homme reconnu pour sa foi qui se mit à prier avec la foule. Le corps de Vaast devint léger et on put le transporter.

Quelques temps après sa mort un incendie détruisit une partie de la ville d'Arras. Une femme nommée Abite invoqua le saint et elle le vit écarter les flammes pour les éloigner de la maison où il était mort.

En 510, Vaast avait été nommé évêque de Cambrai, puis, 15 ans après la mort de Saint Vaast, Arras fut rattaché pour environ 500 ans au diocèse de Cambrai.

Aux obsèques de Saint Vaast, Omer recouvre la vue.

L'inscription sous le vitrail à droite en rentrant dans l'église d'Illies est trompeuse car l'événement relaté est la translation des reliques de Saint Vaast qui eut lieu en 667, donc plus de cent ans après la mort de Saint Vaast. Aubert, alors évêque de Cambrai et d'Arras, à la suite d'une révélation, a décidé de transférer une partie des reliques du saint, au-delà de la rivière Crinchon. A cet endroit s'élèvera l'abbaye Saint Vaast qui fut si florissante par la suite et autour de laquelle se développa la ville d'Arras.

L'évêque de Thérouanne, Omer, participait à la cérémonie. Son grand âge l'avait rendu aveugle et il regrettait de ne pas être capable de voir les reliques de Saint Vaast. A l'instant, il recouvra la vue. Son souhait ayant été exaucé, il demanda à redevenir aveugle.

Les connaissances sur Saint Vaast ont pour origine : une Vie de Saint Vaast par le moine bénédictin Jonas de Bobio datée des années 640 et des textes écrits vers l'an 800 par Alcuin, conseiller de Charlemagne.

« Au Fil d'Illies »





Les voyettes de La Bouchaine

Par Bernard CAILLET

Jusqu'aux années 1950, les véhicules à moteur n'étaient pas accessibles au plus grand nombre. On se déplaçait à pied, en vélo. Des petits chemins à travers champs assuraient des raccourcis aux piétons ; ce sont les voyettes.

Peu ou pas aménagées, elles étaient constituées d'une bande de terre permettant le passage d'une personne à pied, d'un cheval, d'une brouette, parfois d'un cycliste. L'étroitesse du passage faisait que les emprunteurs de voyettes devaient souvent se suivre et s'arrêter pour laisser passer une personne plus rapide ou pour croiser quelqu'un.

Au centre de la voyette, le piétinement fréquent empêchait la pousse d'une quelconque végétation mais les bords restaient enherbés. Elles étaient davantage utilisées à la bonne saison. Les cultivateurs et ouvriers agricoles y passaient pour les travaux des champs (démariage des betteraves, enfilage du tabac, ramassage des pommes de terre...). Le carton* avec son cheval revenait à la ferme, le midi ou le soir, en empruntant la voyette s'il laissait son outil au champ. On allait chercher le lait à la ferme en passant par la voyette. Pour aller à la messe ou à l'école, les habitants de La Bouchaine pouvaient quitter la route à «Ma campagne»** pour rejoindre le «coron Delerue» par la voyette en passant près du trou à vinasses.

Les voyettes raccordaient La Bouchaine au bourg ainsi qu'aux hameaux du Hus et du Transloy.

En consultant les cadastres de 1832 et 1932 on se rend compte que les tracés ont pu se déplacer, que des voyettes ont été abandonnées et que d'autres ont été créées en fonction de leur utilité.

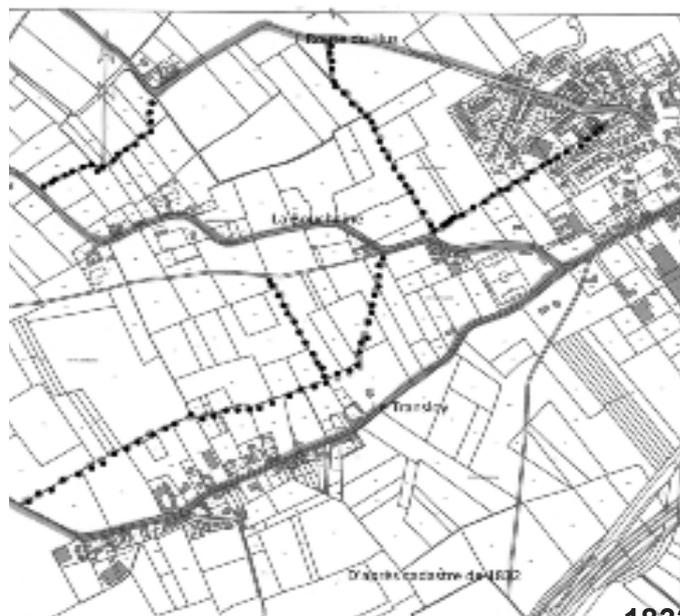
Celle qui part de « Ma Campagne » vers le Hus desservait des constructions qui ont été transformées en blockhaus pendant la première guerre mondiale. On ne trouve plus son tracé sur le cadastre de 1932. Des bâtiments près de la partie de voyette parallèle à la rue du Transloy figurent sur le cadastre de 1832. Ils ont dû être détruits à la même époque, rendant l'usage du petit chemin moins fréquent.

Depuis les années 1950, les autoroutes sont apparues, les voyettes ont disparu.

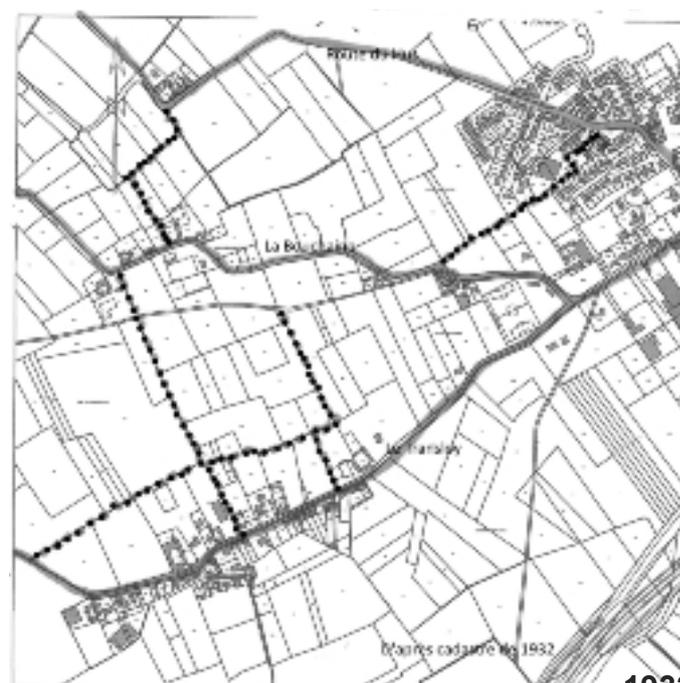
(*) Le carton est, en patois picard, la personne qui conduit les chevaux.

(**) Nom d'un café de La Bouchaine.

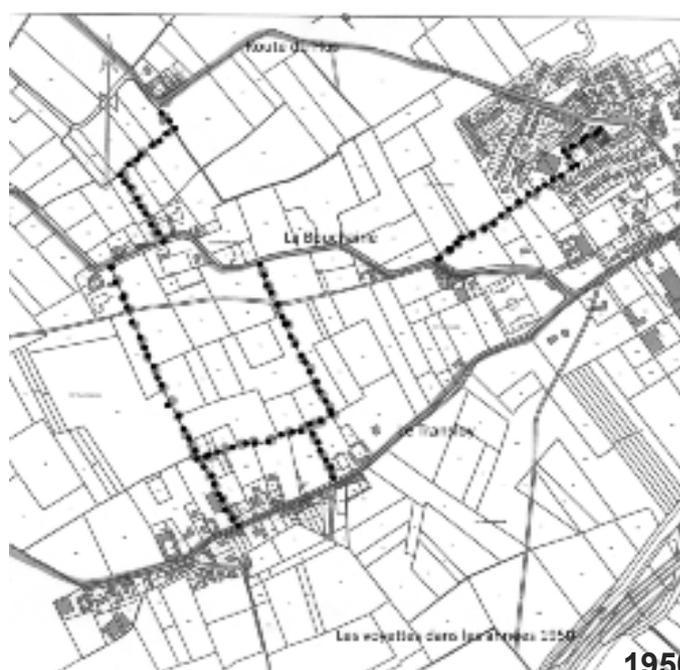
Les tracés historiques sont tous reportés sur une carte actuelle pour faciliter la comparaison.



1832



1932



1950

« Au Fil d'Illies »

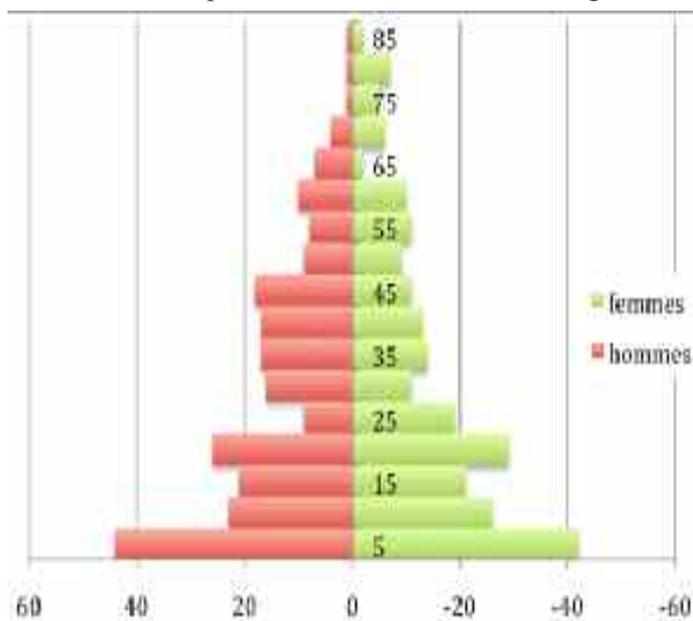
La population d'Illies début XX^e siècle

Par Chantal DHENNIN

La composition d'une population s'observe grâce à une pyramide des âges.

En prenant la pyramide des âges d'Illies en 1906, il sera intéressant d'observer comment se répartissaient les jeunes, les adultes et les personnes âgées dans le village au début du XX^e siècle.

Le socle est large sur la dernière demi-décennie (1901-1906), celle des enfants du village ayant moins de cinq ans en 1906. C'est la partie la plus étendue de la pyramide ; elle signifie que des naissances nombreuses viennent accompagner le renouveau économique récent du pays de Weppes. Ces jeunes enfants seront les adolescents des photos d'évacués poussant les charrettes sur la RN 41 et fuyant les combats du canton dès octobre 1914. La catégorie suivante des garçons et des jeunes gens masculins, compris entre 10 et 30 ans, sera celle des futurs mobilisés. C'est le quart de la population. Le reste, les femmes adultes et les plus âgés parmi les deux sexes, c'est à dire la moitié du village, subira les forces d'occupation et les routes de l'exil obligatoire.



Pyramide des âges, 1906, Illies.

Remarque 1 : Les données chiffrées sur l'axe horizontal indiquent le nombre d'habitants, masculins ou féminins, qui sont recensés dans le village durant l'année 1906.

Remarque 2 : Les deux parties verticales représentent, à droite, les personnes de sexe féminin, et, à gauche, les personnes de sexe masculin. Par commodité, les habitants hommes et femmes sont comptés par groupes de cinq années de naissance. Ex. : de 40 à 45 ans, ou de 80 à 85 ans.

Remarque 3 : On peut donc lire, par exemple, qu'il y a à Illies, en 1906, 42 filles de moins de cinq ans et 26 jeunes gens d'âge compris entre 20 et 25 ans.

Source : ADN, M 374 / 314

Cette pyramide des âges de 1906 explique à la fois la démographie et la société. Les enfants et jeunes gens jusqu'à 20 ans forment la classe d'âge majoritaire, soit 48,9 % de la population.

Les filles sont légèrement plus nombreuses, à peine, de 4 % en plus. Ce qui est particulier, c'est la mortalité importante dans ce groupe d'âge qui cumule 38 % des décès. En dépit de cette problématique, il apparaît que l'ensemble des jeunes qui ont dépassé le cap des endémies diverses forme un noyau dense. On a pu parler d'une apparition de l'enfance et plus encore de l'adolescence en tant que réalités humaines et démographiques spécifiques ; cela se vérifie à propos de cette pyramide. Bien que le taux de mortalité infantile soit ici de 114 ‰ alors que la France se situe à moins de 100, il est certain que des progrès sont en cours, dus pour une bonne part à l'amélioration des soins et de l'hygiène¹. Quant à la fécondité, selon à la définition de la Statistique Générale de la France - le nombre de naissances d'enfants vivants pour les femmes en âge de procréer -, elle est de 28 ‰. La part des 20-64 ans est de 41 % des habitants. La moyenne française, quant à elle, se place à 58 %, soit 17 % d'adultes actifs en plus sur le plan national.

Il faut donc s'interroger sur les origines de ce décalage au niveau local. D'une part, le déséquilibre hommes-femmes, nettement installé chez les 30-50 ans en 1906, étant donné que le rapport de masculinité y est de 63 %, serait dû à deux facteurs : 1- le déficit féminin s'explique par la mobilité temporaire des jeunes femmes qui partent en service en ville ; 2- le surcroît masculin correspond à l'arrivée des hommes des personnels industriels, bureaucrates ou domestiques², renforçant ainsi les classes masculines initiales, ce qui correspond à la tendance nationale selon les observations Pierre Guillaume³. D'autre part, une explication différente viendrait de la mort en activité, précoce, chez les actifs de la commune ; cette hypothèse confirmerait l'étroitesse continue des tranches adultes en âge de travailler.

La part des plus âgés élargit les tranches supérieures de la pyramide de 1906 à Illies, surtout côté femmes. Pierre Guillaume utilise à ce propos l'expression paradoxale de « naissance du vieillard⁴ ». Face à des adultes actifs sollicités tous azimuts dans de multiples tâches, et mourant assez tôt, le recours aux grands-parents encore vivants pour éduquer et soigner les enfants est une réalité. Nombre de foyers abritent un(e) ancêtre, et ces aïeul(le)s sont, pour la plupart, au travail⁵. Les progrès de l'alimentation, une meilleure législation et une bonne part de chance ont favorisé ces fins de vie. Si la plupart des femmes vivent dans leur famille conjugale ou paternelle, quelques-unes habitent seules mais peu ont les moyens financiers de cette autosuffisance. La solution est alors de former une sorte de couple frère-sœur qui donne une apparence sociale, ou d'habiter chez un parent en s'impliquant dans le quotidien pour compenser la charge de vivre chez lui. L'évolution de la condition de la femme passe donc par une mise en scène plus ou moins familiale car il est encore difficile d'assurer son indépendance au début du XX^e siècle dans le canton de La Bassée.

Quand la guerre va commencer, huit ans après cette pyramide des âges, la situation démographique d'Illies est celle d'une natalité encore forte, d'un monde adulte nombreux côté hommes et d'un large groupe de femmes actives et en cours de vieillissement.

La mobilisation du quart de la population sous les drapeaux, c'est à dire les actifs les plus performants question force physique et place sociétale, obligera tous les autres à s'investir différemment. Les plus jeunes associés aux femmes adultes et âgées devront, à cause de l'allongement sexué de la durée de l'existence, apprendre à composer pour survivre ensemble.

C'est cette population, diverse dans ses réalités et son contexte de mortalité assez précoce, qui devra affronter bientôt l'ordre de mobilisation de l'Etat français, et les départs sur les chemins de l'exode, souvent sur ordre d'évacuation des occupants allemands. Famille nombreuse ou cellule réduite, la solidarité de proximité sera forcément diverse selon les types de foyers, ce qui contribuera à créer un contexte différentiel d'acceptation de la mort à la guerre.

- 1- Yvonne Gille-Lecompte, Entretiens.
- 2- ADN, Recensement de 1906, M 374 / 314.
- 3- Pierre Guillaume, *Histoire Sociale de la France au XX^e siècle*, p 76.
- 4- *Ibid.*
- 5- ADN, Recensement de 1906, M 374 / 314.

Femmes de coqueleux

Par Martine APRELEFF

Dans le dernier numéro de "Au Fil d'Illies" nous vous avons présenté le dernier coqueleux d'Illies.

Il nous est apparu intéressant d'avoir l'avis de femmes de coqueleux. Antoinette DUPONT et Pierrette CAULLET ont eu la gentillesse de nous recevoir et de nous raconter leur vie de femme de coqueleux. Leur ressenti n'est pas le même.

Antoinette n'aimait pas assister aux combats de coqs, trouvant cela trop barbare. Elle voyait son mari travailler longuement et élever des coqs magnifiques qui malheureusement pouvaient être blessés et même mourir au combat. Et pourtant il les aimait ; il tenait précieusement un cahier détaillant la vie de chacun de ses coqs. Dans ce cahier, il notait l'origine de ses coqs, les dates auxquelles ils étaient allés au gallodrome, la durée de leur combat afin de leur laisser un temps de repos suffisant entre deux combats.

Pierrette, elle, s'occupait et allait aux combats de coqs. Elle était d'ailleurs fille de coqueleux ; elle nous raconte que son père qui avait comme nom "les inconnus" (les coqueleux avaient toujours un nom d'emprunt) élevait des coqs jusque dans son grenier. Les coqs sont très bruyants : non seulement ils chantent mais ils battent aussi des ailes très souvent.

Toutes deux avaient des maris passionnés mais ces combats de coqs ne les enrichissaient pas, bien au contraire. Antoinette DUPONT nous dit plusieurs fois «quand on aime on ne compte pas».

Par exemple, pour les nourrir, on allait glaner du maïs à l'époque de la Toussaint ; on en faisait des bottes qu'on pendait pour sécher puis on égrenait les épis ; il fallait aussi acheter du blé et de l'orge pour les nourrir. Il y avait également beaucoup de frais de vétérinaire ; en effet, les poussins sont délicats à élever avant de devenir des coqs magnifiques.

Le véritable coqueleux-éleveur parie peu. Au moment du combat les passions sont extrêmes : des coqueleux sont morts au gallodrome sous le coup d'une émotion trop forte.

Mais que faisaient les femmes durant les combats ? Antoinette restait seule chez elle ou allait visiter sa famille, elle nous dit d'ailleurs n'avoir pas pu partir en vacances pendant 47 ans car son mari Roger devait chaque jour s'occuper des coqs, même après la saison des combats qui s'arrêtait en août.

Ces dames nous ont dit que, jadis, les femmes ne payaient pas l'entrée au gallodrome. Il y avait des combats de coqs en semaine, le soir, et le dimanche dans l'après-midi. Pierrette y allait parfois le lundi, jour de fermeture de son commerce. Pierrette aimait assister aux combats et son mari jouait sous le nom de "Marie-Louise" ; ce nom leur portait souvent bonheur. Encore récemment, elle y assistait et aidait pour la caisse (en effet, lorsqu'un coqueleux veut organiser un combat, en entente avec le propriétaire d'un gallodrome, il prend date et invite d'autres coqueleux-éleveurs à venir présenter un coq. Il lui faut donc prendre en charge les invitations, les inscriptions, les mises ; c'est là que Pierrette aidait l'organisateur).

Antoinette et Pierrette nous racontent aussi qu'avant ou après les combats les coqueleux jouaient aux cartes en buvant un café ou une bonne bière. Elles nous content aussi une petite anecdote : certains coqueleux donnaient un petit verre d'alcool à leur coq afin de les énerver avant le combat. Elles nous disent aussi qu'il fallait avoir des voisins complaisants quand on élève des coqs et Pierrette nous indique que la maîtresse Madame Victor (Madame Delerue) leur avait donné l'autorisation d'avoir des coqs à condition que l'élevage soit propre et bien tenu.

Tous ces coqueleux venaient de milieux variés : Pierrette nous précise que si beaucoup de coqueleux étaient des fermiers ou des ouvriers, elle a connu aussi un pharmacien, un docteur, un champignoniste et beaucoup de bouchers (qui après les combats transformaient les coqs vaincus en bons pâtés).

Merci à Pierrette et Antoinette de nous avoir reçus avec autant de gentillesse et de nous avoir livré leur témoignage. Merci à Bernard Caillet de nous avoir permis de les rencontrer.

**Si vous voulez nous rejoindre, en savoir plus,
n'hésitez pas à prendre contact .**

Par mail : soc.hist.illies@gmail.com

ou sur notre page Facebook

« Au Fil d'Illies »